L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : No. 75 rue [illegible] Quartier.

NOUVELLE-ORLÉANS.

DIMANCHE MATIN, 6 AOUT.

LES ILES SALOMON.

Les anthropophages — Des hommes qui pêchent.

Le capitaine Simpson, qui a parcouru l'océan Pacifique pendant près de cinq années à bord de la *Blanche*, a fait dernièrement une conférence des plus intéressantes à Sherborne, en Angleterre, sur les îles et les populations qu'il a visitées. Il a donné des détails très intéressants sur les îles Salomon, qui sont très peu connues. On croyait avec Darwin et d'autres savants, que toutes ces îles avaient été autrefois réunies et qu'elles formaient un continent. Quelques-unes d'entre elles étaient de corail, d'autres de basalte ou de formation volcanique. Plusieurs de ces îles sont entourées de récifs de corail de 300 à 400 milles, et dans l'intérieur des récifs se trouvent quatre ou cinq grandes îles. Les véritables îles volcaniques ont les récifs très près de leurs côtes. Toute la grande mer entre la Nouvelle-Guinée et l'Australie étant un seul lieu-fondu, on peut encore jeter l'ancre tout autour, en sorte qu'il n'y a aucun doute que ces deux pays étaient autrefois réunis. Ces îles sont habitées par deux races distinctes, bien qu'il y ait de grandes variétés d'habitants; les uns sont les individus qui habitaient les îles Caroline, Marshall et Gilbert, et qui étaient Malais, avec de longs cheveux droits et généralement noirs; les autres sont les Papouans, race à chevelure laineuse et crépue.

Les Tongans, les Néo-Zélandais et les Samoans sont un mélange des deux races: d'après une tradition de la Nouvelle-Zélande, ils viennent de Samoa ou de Tonga. Les habitants de ces îles sont des navigateurs très habiles. Ils partent quelquefois pour six mois avec une flotille de canots et font plusieurs centaines de milles. Dans une des îles Salomon, le capitaine Simpson rencontra sept hommes et quatre ou cinq femmes qui étaient partis en canot pour un voyage de 1,600 milles. A Strong-Island, il a admiré l'une des constructions les plus étonnantes du monde: elle est en pierres de 20 pieds de long, taillées grossièrement, et bien entourées d'immenses fossés. Il a constaté immédiatement le roi de cette île sur les traditions du pays. L'île est habitée par une race dégénérée.

Les rapports des insulaires avec les Européens ont été fort préjudiciables aux premiers; ils ont pris, en effet, des habitudes d'ivrognerie et plusieurs autres vices qui ont causé une dépopulation très rapide. Les îles Strong avaient 2,000 habitants il y a dix ans; elles n'en avaient plus qu'à 250 en 1874. Les insulaires sont très simples et fort tranquilles. Lorsque le capitaine Simpson se rendit à la maison du roi, il trouva son épouse, une charmante petite femme, assise devant un métier à tapisserie. Elle parlait très bien l'anglais et elle se montra pleine d'affabilité et de prévenance; mais ensuite, quand il acheta quatre bêtes à cornes pour son bâtiment, il remarqua que l'une d'elles était la vache laitière de la femme du missionnaire américain à qui S. M. l'avait volée.

Dans l'île voisine, il fut frappé de la différence entre les deux populations. Dans cette île, qui avait 1 mille 1/2 de long et 1 mille de large, et qui était un rocher, il remarqua 2,000 habitants, et il attribua ce fait à l'isolement dans lequel ils avaient vécu loin des blancs. Ils sont très inoffensifs et n'ont jamais vu un vaisseau de guerre.

Un pirate à la poursuite duquel il avait été envoyé pays ah chef une rente aussi longtemps qu'il en eut besoin, et ils vécurent dans le meilleur accord. Les habitants ont beaucoup de tortues pesant jusqu'à 300 livres la pièce et qu'ils échelaient à coutiers pour une pinoche de tabac. Ils sont d'un tempérament bien plus robuste que ceux qui ont été en relations continuelles avec les Européens.

Le capitaine Simpson a visité encore l'île Lugona, dont l'aspect est magnifique et dont les habitants sont très simples. Ils sont fort noirs et portent une longue chevelure. Les femmes surtout donnent la plus grande attention à leur chevelure et se plaisent à l'orner de fleurs. Les femmes ont les cheveux courts et ne peuvent se montrer en public. Le capitaine a vu dans une autre île, à Hookadudos, de grands sauvages de la même race que ceux de l'archipel, mais qui ne permettent pas aux blancs d'aborder dans leur île. Ils attaquèrent même un brick allemand qui avait tenté de s'approcher et qui dut s'enfuir après avoir reçu de graves dommages.

Le capitaine Simpson aborda dans l'île pendant la nuit; les sauvages furent tellement effrayés qu'ils s'enfuirent aussitôt dans une autre île. Le capitaine fit le tour de l'île et trouva 30 ou 40 canots; il essaya inutilement de les approcher en leur montrant des présents tels que perles, colliers, miroirs, etc. Les sauvages ne purent jamais se décider à lui se laisser venir au milieu d'eux. Ces sauvages sont presque entièrement nus. Ils sont armés de lances, de flèches et de pierres. Le capitaine Simpson parvint à se procurer une boucle d'oreille qu'il prit lui-même à l'oreille d'un sauvage; c'est une sorte de chaîne en bambous d'écaille de tortue, de 2 pards de long. Pour soutenir ces boucles d'oreilles, ils se font de grande trous dans les oreilles et aussi dans la peau du cou.

Les natrels de l'île de New-Hanover ne connaissent ni le tabac ni les Européens. Lorsqu'ils aperçurent le pavillon haut pour un fragment d'un vieux numéro du *Times*. Avec un morceau de papier on pouvait obtenir deux tout ce qu'on voulait. Il demanda à un sauvage si ce papier était une bonne chose. — Oui, fut-il répondu, ce papier vaut musiques femmes excellentes!

A l'île New-Britain, les indigènes se montrèrent pleins de défiance. Ils lancèrent même des javelots sur plusieurs officiers, qui durent faire usage de leurs armes à feu et en tuèrent deux ou trois.

Le capitaine Simpson s'est ensuite rendu aux îles Salomon, habitées par des cannibales. Il vit une rangée de crânes dans la maison du chef où il devait dormir. La plus remarquable de toutes, à un point de vue, est l'île Isabelle, où les naturels vivent dans les arbres. Le capitaine Simpson vit également la maison du chef, ornée à l'intérieur de vingt-cinq têtes humaines fraîchement coupées. Il demanda au fils du chef pour quel motif ces exécutions avaient eu lieu. — Oh! répondit celui-ci, nous sommes allés prendre des têtes.

C'est afin d'échapper à cette chasse à l'homme que les indigènes se retirent dans les arbres avec leurs familles pour y passer la nuit. Le capitaine est monté dans une de ces cabanes. Elle était située à 40 pieds de haut, et on y arrivait par une échelle en vigne vierge. Le capitaine a rapporté une cosse de cette vigne: elle ressemble à une cosse de fève gigantesque de France. Elle est de la taille d'un grand cimeterre. Ces maisons en l'air ont perdu cependant de leur valeur depuis que les naturels ont appris à se servir de revolvers. (*Exploration.*)

EXPLORATIONS EN AFRIQUE. — Une lettre du colonel Gordon, datée de Kerri, dans l'Afrique centrale, le 21 avril 1876, et relative à la récente exploration de l'Albert-Nyanza, a été communiquée au *Times* par M. Horace Waller. Elle contient des détails géographiques importants que nous reproduisons.

"Gessi, un de mes hommes, est revenu aujourd'hui du lac Albert; il avait pris avec lui deux bateaux de sauvetage, et il a fait le tour du lac en neuf jours. Ce lac a de 140 à 150 milles de long et 50 milles de large; les tempêtes rendent sa navigation dangereuse. A son extrémité sud se trouve une forêt, et l'eau y est très peu profonde.

"Quoique Gessi ait vu distinctement l'extrémité du lac, il dit que la chaîne de montagnes de la côte nord-ouest ne rejoint pas la chaîne de montagnes qui existe sur la côte de l'est; il y a une solution de continuité. Aucune rivière n'entre dans le lac, qui n'est pas à sec, même pendant les sécheresses. Je suppose que, comme les niveaux des lacs Albert et Tanganyika sont les mêmes, une série de lacs et de marais s'étend dans l'intervalle de ces deux lacs.

"Je n'ai pas de nouvelles de Stanley et je ne puis que supposer que du lac Victoria il a passé à l'ouest, à vu l'extrémité du lac Albert et de là a continué sa route vers cette agglomération de lacs que je suppose exister au sud du lac Albert.

"Un trait fort curieux se présente dans le repli qui fait le Nil associé qu'il a quitté le lac Albert. Il se divise en deux branches, dont l'une se dirige au nord vers Dufile et le lieu d'où j'écris, tandis que l'autre court au nord-ouest et à 200 yards de large; son courant est très fort. Si vous avez les cartes de Manuel, regardez au 2e degré de longitude est et vous verrez, marquée à l'ouest de Gondokoro, une "rivière Jaje" sur le "Bahr O'Jemit," rivière venant des environs du lac. Maintenant, nous savons que du "lac Djak" de la carte de Manuel, ce cours d'eau entre dans le Nil, près du point où Bahr Zaraf en sort, et que courant d'est, très profond, dient les apiéies, est navigable jusqu'à Eliab.

"Nous croyons que le même cours d'eau coule jusqu'au delà de Makoka, et nous pensons que la branche nord-ouest du Nil, tout nous portions plus haut, est précisément ce cours d'eau, comme la carte de Manuel le serait supposer. S'il en est ainsi, nous serions ici, à Kerri, dans une île du Nil. Les niveaux de la rivière Wallo, 2,207 pieds, et du lac Albert, 2,740 pieds, lui permettraient de s'écouler vers Munza; mais je ne crois pas cela possible. Speke, d'après le rapport des indigènes, mentait le lac Albert à peu près dans la même situation et lui donnait la même étendue que Gessi a constatée. Gessi, ainsi que moi, a trouvé de grands marécages dans la partie de Bahr. La cataracte de Murchison est à 22 milles de l'entrée, dans le lac.

"Le fait de la séparation du Nil en deux branches sortant du lac Albert, que révèle le colonel Gordon, est d'une importance extrême, car on croit que l'une de ces branches, celle de l'ouest, peut être navigable et libre de ces cataractes qui obstruent le cours principal du fleuve exploré jusqu'ici. Si cette espérance n'est pas déçue, tout le système de communications par eau, de Khartoum jusqu'au lac, se trouvera changé. La navigabilité du Nil pour des bâtiments d'un faible tirant d'eau paraîtra de pénétrer dans le centre de l'Afrique. Une seconde lettre du colonel Gordon, qui vient d'être communiquée au *Times* par M. Rutherford Alcock, président de la Société de géographie de Londres, confirme les faits énoncés dans la première.

"Dans un petit scriptum, le colonel Gordon annonce qu'il y a une cataracte entre les cataractes de Murchison et l'île Aulina, et que les cataractes de Murchison sont à 22 milles de l'entrée du lac Albert. Ainsi, cette importante question des rapports existant entre le lac Albert et le Nil est clairement résolue.

"Nous pouvons compter, ajoute le Times, que Stanley va le dévouement de colonel se hâtera et nous apportera la solution de la branche gauche du Nil qu'il a mentionnée. La rivière Jubi est déjà connue de Stanley, qui l'a traversée sous le degré de latitude sud, où navigabilité est commencée. Il a abandonné à la station d'Aqubo, près du 6e degré de latitude. Si cette branche de travail libre de pénétrer, son importance serait évidente, car la navigation, de Khartoum au lac Albert, se ferait sans obstacles."

UN HÉRITAGE DE 100 MILLIONS. — Voici, en France, un parent de l'affaire Tichborne, mieux cependant, l'accusation de faux et de supposition. Il y a plus de quatre-vingt ans, mourut, aux Indes, un certain Dubois, qui, ayant avoir exercé de hautes fonctions, laissait à ses héritiers une fortune assez considérable. La période française que lui enlevaient alors entraînait singulièrement les affaires chez, et, lorsqu'on fut à même de les poursuivre, plus activement, les héritiers avaient été dépossédés de tous les côtés par la tempête révolutionnaire.

Ce ne fut pourtant pas l'abscence, mais plutôt la foule des concurrents, qui embarrassa la justice. Des quatre coins de la France, des Dubois accourent, qu'ils disaient combien nous en possédons! Tous fondaient sur l'héritage, bien déterminé à n'en pas laisser trace. Et voilà les juges de feuilleter leurs papiers et d'établir des filiations à perte de vue. Bien peu y conservèrent leurs cheveux; quelques-uns faillirent en perdre la tête.

Aucun des prétendus ne parvint à établir sa parenté d'une manière dates évidente.

Si les frais de procédure marchaient, les capitaux marchaient encore plus vite et faisaient boule de neige. Les intérêts, composés s'accumulaient, les masses d'or s'accroissaient d'une façon inquiétante, et l'Etat qui paraissait devoir les engloutir dans ses coffres, par l'époque de la prescription arrivant à grandes guides, quand tout à coup les véritables Dubois se sont révélés.

Leur dossier est formidable; le nombre des pièces qui le composent donnent la mignone rien que d'y songer.

Enfin, chose bien étrange lutte des parchemins et des pièces d'or, les premières ont triomphé.

Les héritiers demeurent à Thumesnil, près de Lille. Après bien des efforts, ils vont entrer en possession de cette petite million qui doit grossi pour eux. Et encore ce chiffre n'est-il que très approximatif: nous avons préféré pécher par défaut plutôt que par excès. On prétend qu'en réalité, tous frais déduits, le trésor est encore plus considérable. Que vont-ils faire de toutes ces?

Le bon Théophile Gautier n'en eût pas été embarrassé, lui qui souhaitait la richesse pour être libre de se promener tout le temps sur les boulevards, et mangeant des pommes de terres frites et des pommes cuites.

Si les Dubois de Thumesnil, ne poussent pas plus loin leurs désirs, la France n'aura pas assez de pommes pour eux. Que qu'il en soit, le tribunal de Lille va statuer très prochainement.

FEUILLETON.

LE SECRET DE LA COMTESSE.

PAR XAVIER DE MONTÉPIN.

PREMIÈRE PARTIE.

L'étreinte de Sébastien devenait plus étroite et plus passionnée, — ses lèvres sèches s'appuyaient aux joues de Berthe, encore humides des larmes qui venaient de couler.

Ne soupçonnant point, dans sa candeur, l'immense péril qui la menaçait, elle opposait cependant une instinctive et vague résistance aux caresses de Sébastien.

—C'est un autre amour que je veux.... — continua ce dernier — c'est un amour pareil au mien....

—Je ne vous comprends plus.... — murmura Berthe effrée — j'ai peur....

—Peur de moi qui vous adore! pour ma vie mes bras! et Sébastien dont l'ivresse atteignait son paroxisme.

—Laissez-moi.... laissez-moi.... au nom du ciel.... au nom de mon père, laissez-moi.... — balbutia Mlle de Franoy en se débattant avec une terreur grandissante.

—Vous ne serez qu'à moi.... — répondit l'officier — vous me l'avez juré, vous tiendrez ce serment.....

Au dehors, Tourangeau faisait rage, un coup de tonnerre retentit, si violent, si rapproché, que les frêles murailles du pavillon tremblèrent. — La foudre s'était abattue sur l'un des grands tilleuls embrassant le berceau de verdure.

On aurait pu croire que l'étincelle électrique venait de toucher en même temps la jeune fille et de briser ses dernières forces. — Un gémissement sourd s'échappa de ses lèvres et sa tête retomba en arrière.

Sébastien ne verrait plus dans ses bras qu'un corps inerte. — Un anéantissement douloureux lui livrait Berthe sans défense.

Quand Mlle de Franoy reprit ses sens, effrayée, agenouillée devant elle, pouvait de baisers ses mains froides et lui prodiguait les expressions les plus tendres de l'amour heureux et reconnaissant. — Oh, lui fut-il répondu, ce papier vaut musiques femmes excellentes!

A l'île New-Britain, les indigènes se montrèrent pleins de défiance. Ils lancèrent même des javelots sur plusieurs officiers, qui durent faire usage de leurs armes à feu et en tuèrent deux ou trois.

Le capitaine Simpson s'est ensuite rendu aux îles Salomon, habitées par des cannibales. Il vit une rangée de crânes dans la maison du chef où il devait dormir. La plus remarquable de toutes, à un point de vue, est l'île Isabelle, où les naturels vivent dans les arbres. Le capitaine Simpson vit également la maison du chef, ornée à l'intérieur de vingt-cinq têtes humaines fraîchement coupées. Il demanda au fils du chef pour quel motif ces exécutions avaient eu lieu. — Oh! répondit celui-ci, nous sommes allés prendre des têtes.

C'est afin d'échapper à cette chasse à l'homme que les indigènes se retirent dans les arbres avec leurs familles pour y passer la nuit. Le capitaine est monté dans une de ces cabanes. Elle était située à 40 pieds de haut, et on y arrivait par une échelle en vigne vierge. Le capitaine a rapporté une cosse de cette vigne: elle ressemble à une cosse de fève gigantesque de France. Elle est de la taille d'un grand cimeterre. Ces maisons en l'air ont perdu cependant de leur valeur depuis que les naturels ont appris à se servir de revolvers. (*Exploration.*)

EXPLORATIONS EN AFRIQUE. — Une lettre du colonel Gordon, datée de Kerri, dans l'Afrique centrale, le 21 avril 1876, et relative à la récente exploration de l'Albert-Nyanza, a été communiquée au *Times* par M. Horace Waller. Elle contient des détails géographiques importants que nous reproduisons.

"Gessi, un de mes hommes, est revenu aujourd'hui du lac Albert; il avait pris avec lui deux bateaux de sauvetage, et il a fait le tour du lac en neuf jours. Ce lac a de 140 à 150 milles de long et 50 milles de large; les tempêtes rendent sa navigation dangereuse. A son extrémité sud se trouve une forêt, et l'eau y est très peu profonde.

"Quoique Gessi ait vu distinctement l'extrémité du lac, il dit que la chaîne de montagnes de la côte nord-ouest ne rejoint pas la chaîne de montagnes qui existe sur la côte de l'est; il y a une solution de continuité. Aucune rivière n'entre dans le lac, qui n'est pas à sec, même pendant les sécheresses. Je suppose que, comme les niveaux des lacs Albert et Tanganyika sont les mêmes, une série de lacs et de marais s'étend dans l'intervalle de ces deux lacs.

"Je n'ai pas de nouvelles de Stanley et je ne puis que supposer que du lac Victoria il a passé à l'ouest, a vu l'extrémité du lac Albert et de là a continué sa route vers cette agglomération de lacs que je suppose exister au sud du lac Albert.

"Un trait fort curieux se présente dans le repli qui fait le Nil associé qu'il a quitté le lac Albert. Il se divise en deux branches, dont l'une se dirige au nord vers Dufile et le lieu d'où j'écris, tandis que l'autre court au nord-ouest et à 200 yards de large; son courant est très fort. Si vous avez les cartes de Manuel, regardez au 2e degré de longitude est et vous verrez, marquée à l'ouest de Gondokoro, une "rivière Jaje" sur le "Bahr O'Jemit," rivière venant des environs du lac. Maintenant, nous savons que du "lac Djak" de la carte de Manuel, ce cours d'eau entre dans le Nil, près du point où Bahr Zaraf en sort, et que courant d'est, très profond, dient les apiéies, est navigable jusqu'à Eliab.

"Nous croyons que le même cours d'eau coule jusqu'au delà de Makoka, et nous pensons que la branche nord-ouest du Nil, tout nous portions plus haut, est précisément ce cours d'eau, comme la carte de Manuel le serait supposer. S'il en est ainsi, nous serions ici, à Kerri, dans une île du Nil. Les niveaux de la rivière Wallo, 2,207 pieds, et du lac Albert, 2,740 pieds, lui permettraient de s'écouler vers Munza; mais je ne crois pas cela possible. Speke, d'après le rapport des indigènes, mentait le lac Albert à peu près dans la même situation et lui donnait la même étendue que Gessi a constatée. Gessi, ainsi que moi, a trouvé de grands marécages dans la partie de Bahr. La cataracte de Murchison est à 22 milles de l'entrée, dans le lac.

"Le fait de la séparation du Nil en deux branches sortant du lac Albert, que révèle le colonel Gordon, est d'une importance extrême, car on croit que l'une de ces branches, celle de l'ouest, peut être navigable et libre de ces cataractes qui obstruent le cours principal du fleuve exploré jusqu'ici. Si cette espérance n'est pas déçue, tout le système de communications par eau, de Khartoum jusqu'au lac, se trouvera changé. La navigabilité du Nil pour des bâtiments d'un faible tirant d'eau paraîtra de pénétrer dans le centre de l'Afrique. Une seconde lettre du colonel Gordon, qui vient d'être communiquée au *Times* par M. Rutherford Alcock, président de la Société de géographie de Londres, confirme les faits énoncés dans la première.

"Dans un petit scriptum, le colonel Gordon annonce qu'il y a une cataracte entre les cataractes de Murchison et l'île Aulina, et que les cataractes de Murchison sont à 22 milles de l'entrée du lac Albert. Ainsi, cette importante question des rapports existant entre le lac Albert et le Nil est clairement résolue.

"Nous pouvons compter, ajoute le Times, que Stanley va le dévouement du colonel se hâtera et nous apportera la solution de la branche gauche du Nil qu'il a mentionnée. La rivière Jubi est déjà connue de Stanley, qui l'a traversée sous le degré de latitude sud, où navigabilité est commencée. Il a abandonné à la station d'Aqubo, près du 6e degré de latitude. Si cette branche de travail libre de pénétrer, son importance serait évidente, car la navigation, de Khartoum au lac Albert, se ferait sans obstacles."

UN HÉRITAGE DE 100 MILLIONS. — Voici, en France, un parent de l'affaire Tichborne, mieux cependant, l'accusation de faux et de supposition. Il y a plus de quatre-vingt ans, mourut, aux Indes, un certain Dubois, qui, ayant avoir exercé de hautes fonctions, laissait à ses héritiers une fortune assez considérable. La période française que lui enlevaient alors entraînait singulièrement les affaires chez, et, lorsqu'on fut à même de les poursuivre, plus activement, les héritiers avaient été dépossédés de tous les côtés par la tempête révolutionnaire.

Ce ne fut pourtant pas l'absence, mais plutôt la foule des concurrents, qui embarrassa la justice. Des quatre coins de la France, des Dubois accourent, qu'ils disaient combien nous en possédons! Tous fondaient sur l'héritage, bien déterminé à n'en pas laisser trace. Et voilà les juges de feuilleter leurs papiers et d'établir des filiations à perte de vue. Bien peu y conservèrent leurs cheveux; quelques-uns faillirent en perdre la tête.

Aucun des prétendus ne parvint à établir sa parenté d'une manière dates évidente.

Si les frais de procédure marchaient, les capitaux marchaient encore plus vite et faisaient boule de neige. Les intérêts, composés s'accumulaient, les masses d'or s'accroissaient d'une façon inquiétante, et l'Etat qui paraissait devoir les engloutir dans ses coffres, par l'époque de la prescription arrivant à grandes guides, quand tout à coup les véritables Dubois se sont révélés.

Leur dossier est formidable; le nombre des pièces qui le composent donnent la migraine rien que d'y songer.

Enfin, chose bien étrange lutte des parchemins et des pièces d'or, les premières ont triomphé.

Les héritiers demeurent à Thumesnil, près de Lille. Après bien des efforts, ils vont entrer en possession de cette petite million qui doit grossi pour eux. Et encore ce chiffre n'est-il que très approximatif: nous avons préféré pécher par défaut plutôt que par excès. On prétend qu'en réalité, tous frais déduits, le trésor est encore plus considérable. Que vont-ils faire de toutes ces?

Le bon Théophile Gautier n'en eût pas été embarrassé, lui qui souhaitait la richesse pour être libre de se promener tout le temps sur les boulevards, et mangeant des pommes de terres frites et des pommes cuites.

Si les Dubois de Thumesnil, ne poussent pas plus loin leurs désirs, la France n'aura pas assez de pommes pour eux. Que qu'il en soit, le tribunal de Lille va statuer très prochainement.

FEUILLETON.

LE SECRET DE LA COMTESSE.

PAR XAVIER DE MONTÉPIN.

PREMIÈRE PARTIE.

L'étreinte de Sébastien devenait plus étroite et plus passionnée, — ses lèvres sèches s'appuyaient aux joues de Berthe, encore humides des larmes qui venaient de couler.

Ne soupçonnant point, dans sa candeur, l'immense péril qui la menaçait, elle opposait cependant une instinctive et vague résistance aux caresses de Sébastien.

—C'est un autre amour que je veux.... — continua ce dernier — c'est un amour pareil au mien....

—Je ne vous comprends plus.... — murmura Berthe effrée — j'ai peur....

—Peur de moi qui vous adore! pour ma vie mes bras! et Sébastien dont l'ivresse atteignait son paroxisme.

—Laissez-moi.... laissez-moi.... au nom du ciel.... au nom de mon père, laissez-moi.... — balbutia Mlle de Franoy en se débattant avec une terreur grandissante.

—Vous ne serez qu'à moi.... — répondit l'officier — vous me l'avez juré, vous tiendrez ce serment.....

Au dehors, Tourangeau faisait rage, un coup de tonnerre retentit, si violent, si rapproché, que les frêles murailles du pavillon tremblèrent. — La foudre s'était abattue sur l'un des grands tilleuls embrassant le berceau de verdure.

On aurait pu croire que l'étincelle électrique venait de toucher en même temps la jeune fille et de briser ses dernières forces. — Un gémissement sourd s'échappa de ses lèvres et sa tête retomba en arrière.

Sébastien ne verrait plus dans ses bras qu'un corps inerte. — Un anéantissement douloureux lui livrait Berthe sans défense.

Quand Mlle de Franoy reprit ses sens, effrayée, agenouillée devant elle, pouvait de baisers ses mains froides et lui prodiguait les expressions les plus tendres de l'amour heureux et reconnaissant.

La jeune fille l'entendait sans le comprendre. — Elle s'écoutait à peine, absorbée toute entière dans un travail où s'égarait son esprit faible encore. — Elle s'efforçait de retrouver, au fond de sa mémoire et jourdée, les détails incompris de ce qui lui semblait un mauvais rêve, et, grâce au ciel, les souvenirs évoqués se montraient rebelles.

Fatigués de cet inutile effort, elle prêta vaguement l'oreille aux paroles de Sébastien.

—Qu'importe la séparation désormais, ma bien-aimée? — disait le jeune homme — Je m'éloignerai de vous, mon joyeux, du moins tranquille.... — Ah! vous le disiez bien, l'avenir est à nous, et Dieu, dans sa bonté, nous garde des jours de bonheur.... — Maintenant que vous m'appartenez, tous les nuages ont disparu.... — La volonté d'un père, les conseils d'une amie, les obsessions d'un rival, ne sont plus à craindre!.... — Vous êtes à moi, vous ne pouvez plus être qu'à moi!.... — Vous venez de creuser un abîme entre le reste du monde et vous.... Vous m'avez sauvé des angoisses, des découragements, des terreurs, qui m'auraient tué sur cette terre africaine où je vais aller chercher beaucoup de gloire pour vous la rapporter.... — Vous m'avez rendu les beaux horizons de la jeunesse.... l'espérance, la foi, l'amour de mon pays.... Sont ce qui m'écoutait en moi. — Berthe, vous m'avez sauvé la vie, et, entre vous que je vous dois, je la consacrerai toute entière à vous rendre la plus heureuse comme la plus adorée des femmes!....

Mlle de Franoy, brisée de corps et d'âme et pleine d'un trouble poignant qui lui serrait douloureusement le cœur, eut cependant aux lèvres un sourire mélancolique en entendant ces phrases passionnées.

Elle appuya une de ses mains sur la tête inclinée du jeune officier, et elle murmura d'une voix éteinte comme celle d'une convalescente épuisée par de longues nuits de souffrance et de fièvre:

—Ainsi, maintenant, mon ami, vous êtes heureux?

—Heureux d'un tel bonheur que je ne croyais pas qu'il en pût exister un si grand sur la terre.... — répliqua Sébastien.

—Vous attendrez avec patience que mes instances et la volonté de Dieu aient triomphé de tous les obstacles et donné à mon père la volonté de nous réunir?

—J'attendrai calme et confiant.

—Rester dans ce pays, notre maison vous étant fermée désormais, vous serait trop pénible.... — quand partirez-vous?..

—Dans deux jours.

—Je veux vous revoir une fois encore..

—Je vous attendrai la nuit prochaine, à une heure du matin, ici.

—Me quittez-vous déjà?

—Je souffre comme si j'allais mourir.... A peine aurais-je la force de regagner ma chambre....

—Mais l'orage....

—Il se calme.... — le tonnerre ne gronde plus qu'à de longs intervalles.... — la pluie ne frappe plus les vitres.... — au revoir, mon ami.... à demain....

—A toujours!....

Berthe tendit son front au jeune homme, et après ces adieux où, sans le savoir, elle s'était montrée glacée, elle quitte le pavillon et d'un pas tout et incertain elle se dirigea vers le château.

L'ivresse de Sébastien ne s'était point encore dissipée, malgré la froideur de celle qu'en un moment de délire il venait d'outrager irréparablement.

—L'avenir désormais m'appartient!.... — se disait-il en regagnant la petite porte. — Etant aimé, je suis sûr de vivre.... — A huit heures, ce matin, je tuerai le marquis de Flammarroche!....

XXV

Sébastien venait à peine de quitter Mlle de Franoy qu'il sentait une contrariété très vive et se heurtait à une pénible déception.

En arrivant dans la prairie, près du mais au trône duquel il avait attaché son cheval, il trouva la place vide.

L'étalon arabe découvrant par les coups de tonnerre assourdis, s'était enfui après avoir rompu son bride. — Sa raison de cette fugue Sébastien ne voyait dans le désordre de regagner Blanchemont à pied, désormais d'autant plus pénible que l'orage recommençait après une courte accalmie, soufflait en faisant rage, et que l'obscurant de bains noirs, et que l'officier, devant arriverait fatigué sur le terrain, ce qui lui serait forcément une situation défavorable.

Il se mit en route en maudissant son étourderie et comptant venir à bout du village à la pointe du jour.

Il arrivait à la pointe du jour, et le jeune officier, qui était venu l'attendre.

Le cheval revenu seul au logis, traînant les rênes en lambeaux, avait réveillé le vieillard pour son malheureux maître.

Le digne maître du logis, dès que son fils vint, dès que le cheval,